

Emmanuelle Dupinoat

L'héritage des mots

Roman



*À mes enfants et à Philippe,
À mes grands-parents et à tous leurs enfants,
À mon parrain Jacques et toute sa famille.*

Prélude

Le jardin est ouvert à tous, je m'approche avec précaution de cette maison sombre, délabrée et qui ne paie vraiment pas de mine. Un arbre gigantesque la surplombe, je m'interroge sur cette étonnante proximité : je croyais que planter la moindre graine à côté d'une habitation était une aberration. Je frappe au carreau, mais le bruit intérieur couvre le mien alors je pousse timidement la porte qui n'oppose aucune résistance. Des têtes familières m'accueillent sans que je parvienne à mettre précisément des noms dessus. Les individus présents, trop occupés à répondre aux questions d'un jeu de société étalé devant eux, ne semblent pas remarquer mon amnésie passagère. Un homme, jeune et beau, m'attrape par le bras et me propose de faire équipe avec lui. Je me sens bien, en sécurité, mais soudain il est happé par une fille brune et disparaît.

Je me retrouve rapidement au grenier où je remplis mon sac d'objets hétéroclites qui

m'appartiennent. Je me demande comment mes affaires sont arrivées jusque dans ce lieu déjà très encombré. Comme des bruits étranges me parviennent d'en bas, je me dépêche d'y redescendre. Ma mère est dans la cuisine, me tourne le dos et s'affaire devant un plat fumant. Plus loin, les gens continuent à jouer alors je crie que je ne supporte plus leurs questions idiotes, mais personne n'y prend garde, ne réagit à mes propos.

Je sors et constate que les branches de l'arbre ont poussé depuis tout à l'heure et cette image m'épouvante. Je cours vers la gare, lâche finalement ce sac lourd qui ralentit mon allure, mais le train démarre sans moi juste au moment où j'accède au quai. Je hurle !

Le bruit de mon cri n'est heureusement pas perceptible ; je me réveille en sursaut. Je mets quelques secondes à réaliser où je suis, à sortir de ce cauchemar. Dans la même chambre dort une petite fille de quatre ans. Délicatement, je lui remonte son drap repoussé dans son sommeil. Elle respire profondément le parfum de sa poupée de chiffon collée contre elle et toute l'innocence de son âge est gravée sur son visage. J'aimerais tellement échanger les rôles, me retrouver à sa place.

Je me recouche, mais à peine ai-je fermé les yeux que des images terrifiantes reviennent me tourmenter, m'empêcher de sombrer dans un sommeil réparateur.

Je passe en revue, un à un, tous les éléments qui m'ont conduite ici, loin de tous ceux que j'aime, loin de ma Bretagne. J'ai peur de détester définitivement ma mère et de ne plus jamais pouvoir en être digne. J'envie l'enfant qui dort paisiblement. Il n'a encore déçu personne ni été dupé par les adultes qui l'entourent. Je me hais d'abominer Maman. Plus les mois passent, plus ses exigences sont fortes et moins je parviens à la satisfaire. J'aimerais être convaincue que me rebeller est la seule façon de sauver ma peau et peut-être la sienne, mais ne suis plus sûre de rien sauf du sentiment amoureux qui m'anime. L'épreuve de la séparation m'anéantit intérieurement ; elle fortifie toutefois ma détermination.

J'ai soudain besoin de comprendre comment je suis devenue cette jeune fille qui ne se reconnaît plus et pourquoi je ressens une telle urgence à fuir cet étau maternel de plus en plus oppressant. Lentement, les souvenirs viennent s'assembler dans ma tête comme un immense puzzle et morceau après morceau, pas à pas, je me mets à reconstruire mon histoire.

A

Comme

ANCORAGE ORIGINEL

Ou

Ambulacre *n.m* :

*Chacune des ventouses des échinodermes
qui leur permettent d'adhérer aux supports rocheux.*

1

Je suis née un matin de Noël avec cinq semaines d'avance sur le terme. Ma mère, Diane Le Corre, étudiante en médecine, pensait échapper à l'accouchement prématuré et n'a pas pris au sérieux les signes avant-coureurs qui auraient dû l'alerter. Quelques jours auparavant, elle a même commis l'imprudence d'aider des amis à déménager sans chercher à ménager ce ventre qui m'abritait, moi. Une césarienne pratiquée en urgence a permis de me sauver, mais l'obstétricien est resté inquiet pour sa patiente durant quelques heures. Ni ma mère ni mon père ne m'ont vue arriver. Plus tard, ils ont découvert un bébé chauve de deux kilogrammes cinq cents avec de grands yeux bleu ardoise... une fille !

Diane se sent malhabile avec son poupon pourtant désiré. Le nourrisson est là et elle s'interroge sur ses capacités à s'en sortir : ce petit être dépend entièrement d'elle et une telle responsabilité soudain l'effraie. Empêtrée dans les tuyaux des perfusions et

souffrant de sa cicatrice toute récente, ma mère ne peut bouger et regarde les puéricultrices me prodiguer les premiers soins. Elle prend des notes, par habitude. Cette étudiante consciencieuse a feuilleté des ouvrages sur la façon de devenir mère : vaste programme ! L'instinct maternel remédie à tout, paraît-il, mais la théorie ne l'a pas tout à fait convaincue et elle se trouve en face d'une inconnue, plutôt déboussolée. Persuadée du bien-fondé de l'allaitement, elle a pourtant vite abandonné, excédée de ne pas réussir à donner son lait et inquiète à l'idée que sa fille n'en reçoive pas suffisamment. Son entourage a vainement tenté de la rassurer, de la soutenir.

Pascal Valin, mon père, acquiert ce statut pour la première fois à presque trente-cinq ans. Mes parents se sont rencontrés chez des amis parisiens deux ans avant ma naissance. D'un regard, Diane a été conquise par cet homme svelte, blond aux yeux azur, de dix ans son aîné. Ils se sont rapidement revus et il a appris à connaître cette jeune étudiante brillante et passionnée par son travail. Le domaine médical lui avait toujours été totalement étranger et l'odeur des hôpitaux insupportable. D'un naturel curieux, il s'est laissé embarquer dans cette histoire d'amour et s'est peu à peu fondu dans la grande famille Le Corre, une source inépuisable d'inspiration. Son dernier roman vient de recevoir un prix littéraire. Pascal et Diane ont choisi, quelques semaines après leur rencontre, de s'installer ensemble dans un appartement de taille

modeste en bord de Seine. Un an plus tard, je me suis annoncée un peu plus vite que prévu dans leurs rêves de jeunes amoureux.

Mes parents n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur un prénom féminin pendant la grossesse. Ils avaient choisi « Nicolas » pour un garçon, mais je les ai pris au dépourvu : je suis arrivée trop tôt et suis une fille ! Ils ont passé en revue mois par mois tous les saints du calendrier pour opter finalement pour « Ninon ».

Nous quittons, une huitaine de jours après Noël, le nid rassurant de la maternité. D'un seul coup, je découvre « la maison ». Papa me fait faire le tour de l'appartement où je vais vivre dorénavant.

Mon père ouvre d'abord la porte d'une pièce, un peu austère, qui va devenir ma chambre. Je n'ai pas laissé le temps à mes parents d'envisager la moindre décoration enfantine ou le choix d'une tapisserie plus colorée. Pris par leurs multiples activités, auraient-ils agi différemment si j'étais née à la fin du mois de janvier comme prévu ? Une table, planche sommaire posée sur des tréteaux, jonchée de feuilles volantes, de dossiers et de dictionnaires a été poussée contre le mur. Mon berceau est installé dans l'autre coin de la pièce. Cet antre mansardé, dépouillé, éclairé par une simple lucarne a vu naître des romans, s'animer des personnages et se construire des intrigues. Certaines histoires sont devenues livre : processus lent et laborieux.

La visite de l'appartement se poursuit par la chambre bleue de mes parents. Elle regorge de livres et jouxte le séjour lumineux où donne la cuisine. Je ferai, un peu plus tard, mes premiers pas entre le canapé bordeaux et les rideaux en velours bleu-marine.

Nourrisson de quelques jours et prématurée de surcroît, je demande une attention particulière et les biberons reviennent fréquemment. J'ai le mauvais goût de mettre du temps à les boire et de m'endormir au milieu. Mes parents doivent faire preuve de patience et Maman se sent dépassée, démoralisée par la tâche qui l'attend. Sa mère n'est pas là pour la reconforter. Son absence la déstabilise, la fragilise et les conseils parfois contradictoires de la famille ou des amies n'apaisent pas ses doutes sur son aptitude à être à la hauteur.

Papa n'est pas plus préparé à accueillir ce petit bout de viande avec lequel aucun échange ne lui paraît encore possible. Il est relégué, pour son travail, sur la table de bridge bancale qui encombre la chambre conjugale et mon arrivée lui vole son inspiration auparavant florissante.

L'auteur est dérangé par les incessants déplacements de sa femme, mes braillements, ainsi que les appels téléphoniques ou le passage des proches. Je bouleverse le couple. Papa confie à Maman son impatience à écrire mêlée à ses angoisses de la feuille blanche. Avant de se lancer, il se met

intérieurement en condition, se concentre comme un sportif dans les minutes précédant une compétition puis s'enferme dans sa bulle créative. La moindre gêne brise alors tout l'échafaudage mental mystérieusement assemblé comme un subtil terreau soudain stérile.

Quelques semaines plus tard, un équilibre s'installe dans notre vie à trois et je ne réveille plus mes parents au cours de la nuit. Maman se plonge à nouveau dans ses livres de médecine et s'apprête à reprendre ses cours. Papa fuit le bruit et passe d'un coin à l'autre de l'appartement en tentant de s'adapter à ces perturbations sonores. Une place à la crèche de l'hôpital s'est libérée alors ma mère m'emmène me familiariser avec le personnel et ce nouveau cadre que j'arrose abondamment de mes larmes. Elles ne suffisent pas à attendrir Maman convaincue de bien agir : elle ne me laisse pas le choix. Son travail l'attend et tout rentre petit à petit dans l'ordre.

Les ultimes frimas de l'hiver coïncident avec un rassemblement familial pour mon baptême. Maman m'enfile une longue robe blanche, à l'étoffe délicate et joliment brodée, me présente un biberon avant que je ne le réclame puis elle m'emmène dans un lieu grandiose et froid où les paroles résonnent étonnamment. J'ouvre de grands yeux sur cette lumière inconnue et tous ces visages qui se penchent vers moi. Ma marraine, Marie, est une amie de mon

père et mon parrain, Thibault, un neveu de Maman. Âgé de onze ans, il est l'aîné de cinq enfants et son père, Laurent, un cousin germain proche de ma mère.

Je reçois de l'eau sur la tête, pleure et passe des bras maternels à ceux de Papa. Il tente en vain de me consoler puis m'installe dans le landau où je finis par m'endormir bercée par les lents mouvements de la nacelle. Lorsque je me réveille, tout le monde semble heureux de se voir, la musique est belle et mon sourire revient. J'entends des cloches sonner joyeusement et nous partons dans un endroit que je ne connais pas encore. Quelques années plus tard, j'apprendrai que nous sommes rue Davo. Tante Marguerite et oncle Bertrand, les parents de Laurent, ont proposé à Maman de recevoir chez eux à l'issue de la cérémonie religieuse, car le logement de mes parents demeure trop exigu pour accueillir tous les invités.

Je m'endors dans une chambre et suis réveillée par des pleurs d'enfant : une femme châtain, Élisabeth, vient chercher un de ses fils qui s'époumone, debout, agrippé au rebord du lit pliant proche de mon berceau. Je m'habituerai progressivement à distinguer Romain de Gautier, jumeaux monozygotes de cinq mois de plus que moi dont mon parrain est le grand frère. Nous sommes chez leurs grands-parents qui me considèrent déjà un peu comme leur petite-fille.

2

Le puzzle de ma vie se reconstitue doucement...

J'ai quatre ans. Mes parents sont tous les deux très absorbés par leurs vies professionnelles respectives. Ma mère a passé avec succès l'internat et s'est spécialisée en pédiatrie.

– Que fais-tu à l'hôpital ? la questionné-je.

– Je m'occupe des enfants qui sont gravement malades. Toi, tu as de la chance d'être en bonne santé, me répond-elle sans se soucier de l'impact que ses propos ont sur moi.

Maman finit ses stages et passe encore des examens. Elle lève rarement les yeux de ses bouquins et me houspille lorsque je ne suis pas assez performante à son goût. Mon père collabore à un journal littéraire et travaille sur son prochain livre. Il noircit des pages et je ne dois ni dessiner ni jouer avec ses feuilles si précieuses où il crée des personnages pour raconter une histoire comme je peux le faire avec mes poupées, m'a-t-il expliqué. Papa se sert des

situations qu'il observe autour de lui, des moments de sa propre vie et décrit des lieux en transformant ceux où il a grandi, vécu ou ressenti des émotions inoubliables. En me glissant sans bruit dans son bureau, j'aime contempler la fièvre avec laquelle il tourne les pages de ses dictionnaires comme un jeu de cache-cache infini parmi les mots dont l'issue, après une durée incertaine, demeure de temps à autre source d'étonnement. Je m'intéresse à son travail et l'interroge :

– Et moi, me mets-tu dans tes livres ?

– Parfois, un de mes héros a une fillette rousse, de trois ans et demi, au visage couvert de taches de rousseur avec deux longues nattes... Quelquefois, il lui arrive de poser des questions, me confie-t-il.

– Des questions sur quoi ?

– Sur la vie ! s'exclame-t-il.

Je vais à l'école des Moineaux depuis un an. J'y retrouve Gautier et Romain puisque nous habitons le même quartier. La maîtresse, Madame Carvin, initialement inquiète à l'idée d'hériter de la tribu Le Corre, une petite rousse aux yeux bleus et deux garçons bruns aux yeux sombres pétillants de malice, nous surnomme ainsi, car mes cousins sont très espiègles. Elle s'arrange pour nous installer devant une table différente pour éviter l'effet « clan ». Sur nos petites chaises à l'ossature rouge, verte ou jaune, nous passons d'un atelier à l'autre pour positionner des morceaux de puzzle, enfiler des perles ou manier de

gros feutres colorés. Pour les activités de groupe, nous nous mêlons au reste des élèves au gré du hasard et des affinités. Naturellement, je me retrouve avec les plus timides. Élisabeth m'accueille pour le déjeuner avec ses enfants ; ma présence calme les jumeaux, dit-elle à ma mère que cette solution arrange bien.

Souvent le soir, ma tante me récupère avec ses enfants et remplace Maman à l'heure du goûter. Rue Vinet, l'appartement est tout en longueur et me semble beaucoup plus spacieux que chez nous. Thibault a une petite chambre juste en face de celle de ses parents. Au fond du couloir, Martin et Luc sont ensemble ; Laurent, grand bricoleur, leur a installé un lit surélevé et réservé un coin propre à chacun. De l'autre côté, Romain et Gautier ont leur territoire. Ils dorment dans des lits superposés en changeant régulièrement de place. Le chien en peluche, « Tempête », de Romain trône et permet de faire la distinction entre les deux frères. Son maître y tient beaucoup même s'il lui a arraché autrefois tous ses poils lors d'une sieste qui s'était un peu trop prolongée pour le pauvre animal. Les longues oreilles ont été épargnées laissant au teckel un minimum de sa dignité. Élisabeth se fâche souvent, car entrer dans la pièce sans écraser les multiples jouets ou livres éparpillés sur le sol relève du parcours du combattant auquel elle refuse de se soumettre :

– Nous n'avons jamais le temps de jouer, se disculpe Romain.

- Nous sommes trop fatigués pour ranger la chambre, renchérit son compère avec une mine épuisée pour tenter d'authentifier ses propos.

Gautier raffole de jeux de construction, fabrique avec passion des caméras à l'aide des différents matériaux qu'il a sous la main et gare à celui qui ose y toucher ! Ses parents continuent à s'étonner devant sa créativité qui ne tarit pas et s'interrogent sur la provenance de ces idées profuses.

Gautier parle beaucoup, Romain moins et moi presque pas. Madame Carvin en a prévenu ma mère qui venue exceptionnellement à la sortie de l'école, lui a expliqué qu'elle-même n'avait pas ouvert la bouche durant ses années de maternelle. Elle m'a raconté, en rentrant à la maison, qu'elle était excessivement timide. À la récréation, pendant les jeux de ses camarades, elle restait debout dans un coin, tendait les bras sur lesquels les enfants déposaient leurs manteaux avant d'aller s'ébattre. Ce rôle lui seyait à merveille. Quelques années plus tard, se débrouiller seule est devenu vital. Elle a alors appris à vaincre son manque d'assurance et à imposer sa vision des choses aux autres. Je ne l'ai jamais connue que volontaire et sûre d'elle-même, ne parviens guère à l'imaginer autrement.

Contrairement à certains de mes camarades, je vois très rarement mes seuls grands-parents encore vivants, mais ils ne viennent jamais me chercher à la